

L'ARBRE ET LA FORÊT

M. TOURNIER

NDLR

En 1973, la Revue forestière française publiait, pour la première fois en français, une nouvelle écrite par Jean Giono vers 1953, dont les traductions en de nombreuses langues avaient déjà fait le tour du monde : L'homme qui plantait des arbres. L'objectif premier de la Revue a toujours été dirigé, certes, vers les aspects scientifiques, biologiques, écologiques, techniques, économiques ou encore politiques. Cette réalité ne doit cependant pas nous empêcher de succomber, de temps à autre, au charme d'un écrit issu de la grande littérature. C'était le cas avec la nouvelle de Jean Giono ; c'est encore incontestablement le cas avec le texte dont nous a gratifié Michel Tournier, écrivain et philosophe intéressé, particulièrement, par la nature.

Michel Tournier est membre de l'Académie Goncourt. Il est bien connu par plusieurs succès littéraires destinés aux adultes mais largement prisés aussi par les enfants. Il s'est d'abord inspiré des aventures de Robinson Crusoë dont il a tiré deux versions successives : Vendredi ou les limbes du Pacifique et Vendredi ou la vie sauvage. Il y présente le choc de deux civilisations, celle de Robinson, occidentale, et celle de Vendredi, plus proche de la nature, qui finira par s'imposer. Dans Le roi des aulnes, son héros, prisonnier français, découvre le paysage de la Prusse orientale et, en même temps, son destin. Les météores est un roman consacré aux frères jumeaux, où la mer, particulièrement le jasant, joue un rôle important. Le thème de l'île et de la mer se retrouve également dans Le vent paraclet.

À l'occasion de la manifestation "Le livre sur la place" qui s'est tenue à Nancy les 26 et 27 septembre derniers et à laquelle il représentait l'Académie Goncourt, Michel Tournier a gentiment proposé de présenter à l'ENGREF une conférence sur le sujet de la nature et de la littérature. De cette initiative est née l'idée de publier un texte de son cru dans la Revue forestière française, que nous sommes heureux de vous présenter maintenant.

L'arbre, la forêt, le sous-bois, la clairière, la lisière... À peine posés sur le papier, je sens ces mots s'organiser en systèmes à la fois séduisants et repoussants, une ambivalence paradoxale, car il s'agit bien évidemment d'un complexe naturel cohérent.

Est-ce bien sûr ? La forêt allemande. C'est surtout dans mon souvenir celle de Thuringe. 1935, 1936, 1937, 1938... Le village de Wendehausen sur la Werra, près de Treffurt, non loin de Mülhausen. En juin 1986, près d'un demi-siècle plus tard, j'y suis retourné en pèlerinage. Le père de la famille qui

m'y accueillait était un fameux chasseur. Je l'accompagnais. Il m'a fait tirer mon premier coup de fusil à dix ans. J'ai encore dans l'épaule le souvenir de la ruade brutale de la crosse. Car je l'avoue sans honte : je n'ai plus touché à un fusil depuis cette initiation. Avec lui et un ouvrier de la fabrique qu'il dirigeait, nous avons construit un mirador de rondins en lisière de forêt. Parfois il me réveillait en pleine nuit, à trois ou quatre heures. Nous partions en voiture. Puis il y avait une assez longue marche à pied. Il ne fallait plus prononcer un mot. Il était hors de question d'allumer une lampe de poche. Ensuite on se hissait sur le mirador. On s'enveloppait dans des couvertures. On ne bougeait plus. L'obscurité pâlisait. L'aube traînait en vapeurs blêmes sur le sommet des sapins. Le ciel soupirait dans les branches. Une barre rouge se posait à l'est sur l'horizon. Combien durait l'affût ? Des heures à coup sûr. Je n'ai pas le souvenir du moindre ennui, moi dont la nervosité était — me disait-on — un supplice pour les adultes qui m'entouraient. J'avais droit à une paire de jumelles avec lesquelles je fouillais les taillis et les guérets. C'est peut-être de là que vient la prédilection que j'ai pour cet instrument grâce auquel on peut infliger aux autres la douce et silencieuse violence du regard indiscret.

À quatre mètres du sol, notre odeur ne pouvait être perçue par les animaux. Nous assistions minute par minute à l'éveil de la forêt. Le vol ouaté d'une chouette, la coulée fauve d'un renard dans les fougères, la démarche circonspecte d'une chevrette suivie de ses chevrillards, le déboulé d'un blaireau cassant du bois aussi bruyamment qu'un marcassin, je voyais tout, j'entendais tout, je n'ai rien oublié un demi-siècle plus tard.

Mais pendant tout ce temps, j'ai réfléchi. J'ai vécu avec les arbres. Habitant depuis quarante ans la même maison à la campagne, j'ai vu grandir des arbres que j'avais plantés. J'ai appris par exemple qu'un arbre adulte, même parfaitement sain, perd chaque année des kilos de bois mort. J'ai vu mourir subitement en plein mois de juillet un splendide bouleau atteint par un mal mystérieux. J'ai médité l'obsession évidente de tout végétal, cloué au sol par nature. Comment assurer la dispersion de ses graines ? L'explosion, l'ailette, le fruit succulent que transporte l'estomac d'un enfant, les graines griffues qui s'accrochent aux toisons des moutons, aux vêtements des hommes, tous les procédés ont été inventoriés par les arbres pour déjouer la malédiction de leur enracinement.

Et puis j'ai voyagé. En pays tamoul, au sud-est de l'Inde, j'ai observé la geste du banian. Un oiseau se pose sur un palmier. Il lâche sa fiente qui tombe au pied du tronc. Elle contient une graine de banian. La terre étant fertilisée par la fiente de l'oiseau, la graine germe. Une pousse de banian s'élève et s'enroule autour du tronc du palmier. Elle est bientôt rejointe par une seconde, puis par une troisième pousse, etc. Comme une main aux doigts multiples de plus en plus puissants, le jeune banian surgi du sol empoigne le palmier et l'arrache de terre. Le palmier déraciné est soulevé, emporté par le banian, et il continue à végéter, quelquefois à plusieurs mètres du sol, dans sa prison de branches.

À cette expérience indienne, si ponctuelle mais d'autant plus excitante, devait bientôt se superposer la découverte de la forêt vierge, la vraie, massive, noire, grouillante de vie dangereuse. J'avais été invité par l'Eurotrac, une entreprise chargée de percer de bout en bout la forêt gabonaise, pour établir une voie ferrée de 650 kilomètres, dérangeant des troupes d'éléphants, des hordes de gorilles et des tribus de pygmées n'ayant encore jamais vu d'hommes blancs. J'ai donc vécu de tous mes sens et de tous les pores de ma peau la forêt vierge, son épaisseur vertigineuse, sa moiteur étouffante, les bruits soudains et terrifiants qui brisent son silence — un animal qu'on égorge, une branche morte qui tombe de la voûte immense, ou le cri affreux du daman, petit mammifère nocturne et inoffensif qui monte aux arbres grâce à des pieds-ventouses et sur le dos duquel s'épanouit en cas d'alerte une touffe de poils clairs. J'ai vu là une forme d'enfer.

Enfer à divers titres, pour les hommes certes, mais aussi pour les arbres eux-mêmes. Je m'explique. Il y a vingt-cinq ans, j'ai planté deux sapins dans mon jardin. Ils mesuraient 1,5 mètre, je les ai placés à 10 mètres l'un de l'autre. Ils doivent mesurer maintenant une quinzaine de mètres et leurs branches inférieures vont bientôt se toucher. Or, si on les observe à quelque distance, on constate



Portrait de Michel TOURNIER

Photo J. SASSIER-GALLIMARD

qu'ils ne poussent pas droit. Malgré la distance qui les sépare, ils poussent légèrement de biais, comme pour s'écarter l'un de l'autre. Tout se passe comme si chaque arbre émettait des ondes répulsives à l'égard des autres arbres. J'en ai parlé à un pépiniériste. Il m'a confirmé qu'il n'y a de bel arbre que planté solitairement, avec autour de lui un espace pratiquement infini pour s'épanouir.

Oui, les arbres se détestent entre eux. L'arbre est farouchement individualiste, solitaire, égoïste. J'ai compris ainsi l'angoisse qui transpire des forêts. La forêt, c'est la promiscuité forcée du camp de concentration. Tous ces arbres serrés les uns contre les autres souffrent et se haïssent. L'air forestier est saturé de haine végétale. C'est elle qui infeste les poumons du promeneur, lui serre le cœur. Une très ancienne locution dit que les arbres empêchent de voir la forêt. Ne faudrait-il pas dire aussi que la forêt empêche de voir les arbres ?

Alors, la Thuringe, la forêt allemande, les premières lueurs de l'aube vues d'un mirador ?

Ah, mais j'ai bien précisé : un mirador, cela se dresse en lisière de forêt, confondu certes avec les derniers arbres, mais ouvert sur l'espace libre. La lisière, la clairière, voilà des mots magiques ! C'est la lumière et l'air libre après l'atmosphère obscure et confinée des sous-bois. Au demeurant, c'est idéalement au centre d'une vaste clairière que j' imagine debout, magnifique, l'arbre par excellence, l'arbre-dieu, entouré par la foule murmurante des autres arbres, massés à distance respectueuse.

L'arbre ne supporte pas la forêt, car il lui faut le vent et le soleil. Il tête directement sa vie à ces deux mamelles du cosmos, le vent et le soleil. Il n'est qu'un immense réseau de feuilles tendu dans l'attente du vent et du soleil. L'arbre est un piège à vent, un piège à soleil. Quand il secoue sa crierie de feuille en mugissant et en laissant fuir des flèches de lumière de toutes parts, c'est que ces deux gros poissons, le vent et le soleil, sont venus se prendre au passage dans son filet de chlorophylle.

Michel Tournier.